

LE NOËL DE VUILLERMOZ Alexis JENNI

*adaptation du texte paru dans le recueil "L'esprit de Noël"
sous la direction de François-Xavier Maigre aux éditions Bayard en 2021*

- **V** : Noël ? Je m'en fous... mais alors, je m'en fous... absolument...

L1 : Conclut Vuillermoz en essayant d'être définitif, mais il était un peu déçu par sa formulation, il aurait voulu trouver un mot qui claque comme un revers de la main, une condamnation nette qui fasse couvercle et qu'on comprenne qu'il ne fallait plus lui en parler.

- **V** : Vous savez, à mon âge, on ne croit plus en grand-chose. Parce que quand on a vu ce qu'on a vu, à force, eh bien... il n'y a pas grand-chose qui tienne.

L1 : Il s'interrompit un instant ; il le tenait, son ton définitif. Il faudrait juste qu'il ne s'emporte pas. Il continua.

- **V** : Et quand je dis pas grand-chose, c'est par prudence, par politesse, des fois qu'il y aurait quelque chose qui m'aurait échappé, mais je ne crois pas... je ne crois vraiment pas.

L1 : Il laça les derniers mots avec satisfaction, et s'octroya une grande gorgée de bière. Autour de lui, les chaises étaient déjà sur toutes les tables, sauf la sienne, le patron trempait la serpillière dans un seau d'eau mousseuse.

- **A** : Mais que vous croyiez ou pas, nous on ferme.

- **V** : A cette heure-là ?

- **A** : C'est Noël, monsieur Vuillermoz.

- **V** : Et comme c'est Noël, on ferme le bar en plein après-midi ? Tu parles d'une fête, et d'un cadeau.

- **A** : Noël, c'est pas le jour des bars. Rentrez dans votre famille.

- **V** : Ma famille ? ah ça...

L1 : Il soupira, se leva lentement, le patron ne regardait déjà plus, il passait la serpillière.

- **V** : Famille ? Laquelle ?

L1 : grommela Vuillermoz en ouvrant la porte qui donnait sur le crépuscule.

- **V** : Les ascendants, morts ; les descendants, pas nés ; les collatéraux, partis.

L1 : Restait Billemaz, mais il était à l'hôpital. Alors...

- **V** : Et ce n'est même pas de la vraie neige,

L1 : rouspéta-t-il en évitant les flaques, les tas de givre souillé, pestant contre les flocons indécis qui se résolvait en eau froide dès qu'ils se posaient sur sa tête.

Le rideau de fer du bar s'abaissa, il était dans la rue. Il n'était que 16 heures ; il prit le bus.

L2 : En entrant chez lui, il n'alluma pas. Pour quoi faire ? La lueur des lampadaires du dehors suffisaient bien. Il n'y avait pas grand-chose à voir chez lui, il connaissait tout, il n'aimait rien. Fait pas bon avoir une petite retraite.

Et les petits voisins recommencèrent avec leurs trottements.

C'étaient les trois de Mme Boutros-Ghali, l'Égyptienne installée dans l'immeuble depuis pas mal de temps, gentille, au demeurant, souriant e et affable, toujours prête à aider, et toujours à la maison. Elle aurait voulu du travail, dit-elle, mais n'en trouve pas : les papiers, le statut, les diplômes, rien ne va, alors elle reste là. Son mari part au matin, rentre le soir épuisé, ne dit pas

grand-chose ; mais Vuillermoz non plus. Il a cru comprendre qu'il était dentiste à Khartoum, et ici il transporte des cartons dans l'entrepôt du Lidl, mais il n'est pas sûr d'avoir tout saisi :

- **V** : Khartoum et l'Égypte, c'est pas pareil, et puis elle dit qu'ils sont coptes, et qu'ils ont fui à fond de cale pour rester en vie, sans savoir où ils allaient, c'est bien confus ; et puis, s'il a trouvé quelque chose, c'est déjà bien, non ?

L2 : Il y a aussi les deux de l'irakienne, là depuis un an, qui ne dit pas un mot de français mais sourit souvent. Elle avait tenu à se présenter en arrivant, Meriem, son mari Youssef, Elias et Michel les deux gamins d'environ 5 et 8 ans, ils ne s'étaient rien dit de plus. Par l'intermédiaire de Mme Boutros-Ghali, il avait demandé si ce n'était pas trop dur, l'Irak, une formulation idiote il en convenait, et Meriem n'avait pas répondu, ses yeux s'étaient embués, elle avait rassemblé ses enfants et était rentrée chez elle

- **F** : Elle a perdu toute sa famille, devant elle, dans la rue,

L2 : expliqua Mme Boutros-Ghali de son air à la fois bienveillant et sévère, qui donnait envie de s'excuser et de faire mieux la prochaine fois.

- **V** : Et pourquoi ?

L2 : avait demandé naïvement Vuillermoz.

- **F** : Ils sont chrétiens de Mossoul

Il ne demanda pas plus, se promit de se renseigner, mais il ne le fit jamais.

L1 : Deux gosses d'un côté, trois de l'autre, cinq gosses, ça en fait un boucan ! Vuillermoz ne savait jamais d'où ça venait, des murs, des plafonds, ou des deux. Les cloisons étaient sonores, le sol en voile de béton, résonnait comme une peau de tambour, toute agitation quelque part concernait tout le monde, la peste soit des enfants.

- **V** : Alors que je pourrai être tout seul dans le noir, bien tranquille, comme Billemaz...

L1 : ronchonna Vuillermoz

- **V** : C'est malin de dire ça

L1 : se reprocha-t-il ensuite.

L1 : Et on sonna. On sonna, chez lui, le soir, le 24 décembre à la nuit tombée.

C'était Youssef, le voisin, qui essaya de dire quelque chose, mais son français simplifié se dissolvait dans l'affolement.

- **A** : Monsieur Oui-mot, Monsieur Oui-mot, venir voir !

L1 : Chez eux, c'était plus nu encore que chez lui, mais c'était violemment éclairé par des ampoules sans abat-jour. Une grosse télévision sans le son déversait en permanence des dessins animés. Il y avait un petit sapin entouré d'une seule guirlande, et des images de la Vierge posées sur une petite table arrangée comme un autel, entourées de branches de sapin et de bougies allumées, des phrases en arabe sur chaque image.

Par l'embrasement d'une chambre, il vit le regard inquiet d'Élias et de Michel qui restaient dans l'ombre. Youssef l'emmena dans l'autre chambre, Meriem était étendue dans l'ombre rose, un foulard atténuait la lumière de la lampe, et elle le regarda avec de grands yeux fiévreux, elle lui sourit : elle était sur le dos et un ventre énorme arrondissait le drap. Brusquement le ventre bougea, elle ferma les yeux et gémit ; puis les ouvrit, sourit à nouveau, d'un sourire au-delà de la douleur :

- **A** : Bébé

L1 : dit Youssef, et il balaya son ventre de ses mains vers le bas.

- **A** : Bébé, sortir.

Perplexe, il les regarda, l'un, l'autre, il ne sut que dire, et eux attendaient en souriant. Heureusement Mme Boutros-Ghali arriva en trotinant, souriante et affable, entourée de tous ses enfants, les leurs et les siens.

- **F** : Elle va accoucher, monsieur Vuillermoz. Il faut l'emmener.
- **V** : Où ? (dit-il bêtement)
- **F** : Là où on accouche.
- **V** : Qu'est-ce qu'ils vont faire encore un gosse, (marmonna Vuillermoz). Avec ce qu'ils ont vécu, et dans la situation où ils sont, on n'a pas idée.

L1 : Mme Boutros-Ghali le regarda d'un air réprobateur et souriant, mélange étrange, comme si elle ne prenait pas au sérieux ce qu'il disait, et attendait patiemment qu'il s'en rende compte.

- **V** : Bon, d'accord... venez. Je crois que j'ai une voiture.

Billemaz lui avait laissé la clé du garage en partant à l'hôpital. Il savait qu'il ne s'en servirait jamais, il fallait voir la bagnole, mais il avait accepté la clé comme si c'était un cadeau d'adieu.

- **A** : Si tu veux faire un tour en ville, n'hésite pas... lui avait dit Billemaz.

L1 : Tu parles...

Ils emmenèrent Elias, Youssef entourait Meriem de ses bras attentifs, elle marchait en soufflant très fort comme si elle portait un poids précieux.

Dans le sous-sol, ils eurent un temps d'arrêt quand le rideau de fer du garage se fut relevé.

Devant eux était la plus petite voiture qu'ils aient jamais vue, noire, arrondie, comme une grenouille accroupie sur une feuille de nénuphar.

- **V** : C'est une quatre-chevaux ! Une très vieille voiture... mais elle roule !

L1 : Le moteur gronda au premier coup de clé. Ils s'entassèrent à l'intérieur, Youssef et Meriem à l'arrière. Elias à l'avant, bien droit pour voir quelque chose, très fier de conduire ses parents. Vuillermoz roula à petite vitesse, les maigres essuie-glaces débarrassaient avec peine le pare-brise de la neige collante qui tombait de plus en plus épaisse.

L2 : Aux urgences, il n'y avait pas grand monde, ça viendrait sans doute plus tard dans la nuit.

- **V** : Elle est irakienne, dit Vuillermoz.
- **F** : Et alors ?
- **V** : Ils ne parlent pas français, je ne sais pas ce qu'ils font, ils sont venus me chercher au dernier moment. Elle est irakienne, chrétienne de Mossoul, et ma voisine ; et c'est Noël, (compléta-t-il).

L2 : L'infirmière de garde soupira, téléphona, et un très jeune interne vint les chercher.

- **A** : Le service est au repos, les naissances sont programmées après les fêtes

L2: dit le jeune homme d'une voix émue.

- **A** : Vous savez, c'est ma première nuit de garde, mon premier accouchement, et comme c'est Noël je suis tout seul. La sage-femme est de repos, et le chef de service revient demain matin. Je ne sais absolument pas faire... je l'ai appris pour l'examen, on va bien voir comment ça se passe.
- **V** : Si vous croyez que moi je sais faire, (grommela Vuillermoz) .

L2 : Meriem gémit, les contractions s'accéléraient. Et entre ses pieds, sur le balatum du couloir, s'agrandit une grosse flaque luisante.

- **V** : La neige ? (dit Vuillermoz)
- **A** : Non, les eaux. Venez, Madame.

L2 : Il n'y avait personne dans les couloirs, la lumière atténuée semblait de repos, l'ambiance était cotonneuse et froide.

L2 : Le jeune interne les appela enfin. Meriem était couchée sur deux gros oreillers, dans une mousse de draps blancs, ses yeux doux apaisés.

Un tout petit bébé brun était à son sein.

- **A** : Voilà un drôle de petit Jésus,

L2 : soupira l'interne. Je m'en souviendrai.

- **A** : Quoi votre nom, Monsieur Oui-mot ?

L2 : demanda Youssef.

- **V** : Mon nom ? Vuillermoz

- **A** : Non, votre nom à vous.

- **V** : Ah... Georges.

L2 : Youssef se retourna vers l'interne qui remplissait un formulaire.

- **A** : Bébé « Georges »

L2 : Il nota.

Georges Vuillermoz rougit, il ne sut que dire, il s'approcha de Meriem et posa un doigt maladroit sur l'oreille du bébé, qui n'était pas plus grosse que sa dernière phalange. Il arrêta de téter, tourna la tête, ouvrit vers lui un œil d'un bleu étrange, d'un bleu trouble et profond, gris comme une brume d'hiver sur l'océan, et il le fixa avec une expression insondable ; puis il reprit le sein de sa mère.

- **V** : Je vais ramener le grand,

L2 : souffla Georges.

- **V** : Car tu es grand, maintenant,

L2 : dit-il à Elias d'un ton enjoué en lui prenant la main.

L2 : Dehors il avait vraiment neigé, des flocons blancs tombaient du ciel noir délavé de leurs urbaines, la couche blanche uniformisait tout, rendait tout égal et beau.

- **V** : Viens

L2 : dit Georges

L1 : Il lui tenait solidement la main et ils traversèrent le champ de neige à grands pas lents et précautionneux. IL y eu au loin des tintements de cloches, puis une cascade de carillons, de sonnailles, un tintinnabulum de bronze qui habita toute la nuit.

L2 : Leurs pieds crissaient à chaque pas dans la neige qui leur montait aux chevilles. Georges retrouva le son si particulier des pas dans la neige fraîche, un écrasement de sable, un crissement de verre doux, le craquement léger de mille cristaux brisés, qui est le son exact de l'émerveillement qu'il avait oublié depuis longtemps.

L1 : Il serra fort la main du petit garçon, qui la lui serra aussi, avec toutes ses petites forces.

Support de la veillée de Noël du 22 décembre 2022 à La Visitation